

lement : on a faim de par Louis, et plus bas, si- gné Philippeaux.

On a eu faim sous Louis XIV, on a eu faim sous Louis XV, on a eu faim sous Louis XVI. Quatre générations se sont suivies, dont pas une n'a été rassasiée. C'est que la famine est natu- ralisée en France ; elle y a son père et sa mère ; son père, l'impôt ; sa mère, la spéculation ; al- liance monstrueuse, qui cependant porte ses fruits, produit des enfants, engendre une race particulière, race cruelle, affamée, inassouvie ; race de fournisseurs, de banquiers, de traitants, de financiers, de fermiers généraux, d'intendants et de ministres. Tu la connais, pauvre peuple, cette race : ton roi l'a anoblie, l'a glorifiée, l'a fait monter dans ses carrosses le jour où elle est venue à Versailles lui faire signer le *pacte de famine*.

Et, maintenant, pauvre peuple ! à défaut de pain, tu as des philosophes et des économistes, des Turgot et des Necker, des poètes qui tra- duisent les *Géorgiques*, des poètes qui font les *Saisons*, des poètes qui font les *Mois* ; chacun parle d'agriculture, fait des essais sur l'agri- culture.

Et, toi, pendant ce temps, toi, pauvre peu- ple ! comme le flic a dévoré tes bœufs, tes che- vaux, tes ânes, tu t'attèles à la charrue, avec ta femme et tes enfants. Heureusement, la loi dé- fend que l'on saisisse le soc ; mais cela viendra, sois tranquille ! et, alors, avec le même instru- ment dont tu t'ouvres la poitrine depuis cent cinquante ans, tu ouvriras la terre !

Mourant, tu gratteras la terre morte avec tes ongles !

Oh ! pauvre peuple !

Eh bien ! quand ce jour sera venu, et il va venir ! quand la femme demandera une dernière bouchée de pain à son mari, qui la regardera d'un air farouche sans lui répondre ; quand la mère n'aura plus que des pleurs à donner aux cris de son enfant, dont la faim dévorera les en- trailles ; quand l'inanition tarira le lait de la nourrice ; quand son nourrisson affamé ne tirera plus qu'un peu de sang de ses mamelles ; quand les boutiques de tes boulangers ouvertes ou fer- mées, seront vides ; quand, dans ton désespoir, tu seras forcé d'avoir recours, pour te nourrir, aux choses les plus dégoûtantes, aux *amalgams*, les plus vils, heureux encore si ton frère ne te les arrache pas pour s'en repaître lui-même ! Alors, pauvre peuple, tu seras peut-être désabu- sé une bonne fois, une fois pour toutes, des La-

fayette et des Necker, et tu viendras à moi, à moi, ton vrai, ton seul, ton unique ami, puisque moi seul t'aurai prévenu des calamités qu'on te destine, des horreurs auxquelles tu es réservé !

Cette fois, Marat s'arrêta pour tout de bon ; mais ne se fût-il pas arrêté, qu'il lui eût été im- possible d'aller plus loin, tant l'enthousiasme croissant avait besoin d'éclater.

Marat ne descendit pas de la tribune, il en fut emporté.

Mais, au moment où tous les bras s'étendaient vers lui, où toutes les mains qui ne pouvaient pas le toucher battaient en son honneur, où tou- tes les voix proféraient ces cris inarticulés qui font quelquefois la joie aussi terrible que la co- lère, on entendit frapper violemment à la porte de la rue.

Silence ! dit le maître de l'établissement. Et le silence se fit.

Au milieu du silence, on entendit résonner sur le pavé de la rue la crosse des fusils du guet.

Puis on frappa une seconde fois plus violem- ment encore que la première.

Ouvrez ! dit une voix, c'est moi... moi, Dubois, le chevalier du guet en personne, qui veut savoir ce qui se passe ici... Au nom du roi, ouvrez !

Au même instant, et comme soufflées par une haleine, toutes les lumières s'éteignirent, et l'on se trouva dans la plus profonde obscurité.

Danton, un instant étourdi et incertain, sen- tit qu'une main vigoureuse lui saisissait le poi- gnet.

Cette main, c'était celle de Marat.

Viens ! dit-il ; il est important qu'on ne nous prenne ici ni l'un ni l'autre, car l'avenir a besoin de nous.

Viens ! dit Danton ; c'est bien facile à dire... je n'y vois pas.

J'y vois moi, dit Marat ; j'ai vécu si long- temps dans la nuit, que les ténèbres sont deve- nues ma lumière.

Et il entraîna, en effet, Danton avec la mê- me rapidité et la même certitude que si tous deux eussent marché en plein jour, à la face du soleil.

Danton franchit le seuil de la petite porte, heurta la première marche d'un escalier tournant, au milieu duquel il n'était point parvenu qu'il entendit crier les gonds et se briser les panneaux de la principale porte d'entrée, sous la crosse des fusils de la patrouille de nuit.

Puis un tumulte épouvantable succéda à ce premier bruit.

Il était évident que le guet faisait irruption dans le club.

En ce moment même, Marat ouvrait une por- te donnant sur la rue des Bons-Enfants.

La rue était solitaire et tranquille.

Marat ferma cette porte derrière lui et der- rière Danton, et en mit la clef dans sa poche.

Maintenant, dit-il, vous avez vu deux clubs : le club Social et le club des Droits de l'homme ; dans l'un, on discute sur la traite des noirs, et dans l'autre, sur la traite des blancs ; — lequel, à votre avis, s'occupe des vrais intérêts de la nation ? dites...

Monsieur Marat, dit Danton, je vous avais compris, vous me rendrez cette justice, au pre- mier mot, à la première vue ; seulement, je crois qu'après nous avoir compris, il faut nous re- connaître.

Ah ! oui, dit Marat, et je vous connais, moi, tandis que vous, vous ne me connaissez pas... Eh bien, soit ! venez déjeuner demain avec moi.

Où cela ?

Aux Ecuries d'Artois... Vous demande- rez le docteur Marat ; mais, je vous en pré- viens, nous ne déjeunerons par chez moi comme nous avons dîné chez vous.

Qu'importe ! j'irai pour vous, et non pour votre déjeuner.

Oh ! si vous venez pour moi, je suis tran- quille, dit Marat ; comme vous serez bien reçu, vous serez content.

A demain donc ! dit Danton en faisant un mouvement pour s'éloigner.

Puis, se rapprochant de Marat, dont il n'a- vait pas tout à fait lâché la main :

Il faut que vous ayez bien souffert ! lui dit-il.

Marat se mit à rire amèrement.

Vous croyez ? répliqua-t-il.

J'en suis sûr.

Allons, dit Marat, vous êtes un plus grand philosophe que je ne le croyais.

Ah ! je ne me trompais donc pas !

C'est justement cela que je compte vous raconter demain, dit Marat ; venez.

Et, tandis que Marat regagnait la place du Palais-Royal en prenant la cour des Fontaines, Danton s'éloignait dans la direction du pont Neuf par la rue du Pélican.

Cette nuit-là, Danton dormit mal : comme le pêcheur de Schiller, il venait de plonger dans

un gouffre, et il y avait découvert des monstres inconnus.

IX.

LES ECURIES DE MONSIEUR LE COMTE D'AR- TOIS.

Nous ne serons pas plus avare de notre prose pour l'un de nos héros, que nous ne l'avons été pour l'autre ; nous avons dit où et comment était logé Danton : disons où et comment était logé Marat.

A l'extrémité des rues Neuve-de-Berry et du Faubourg-du-Roule, sur le terrain de l'ancienne pépinière du roi, s'élevaient les écuries du com- te d'Artois, vaste bâtiment dont nos lecteurs nous permettront de leur offrir une description qui aidera puissamment, nous l'espérons, à l'in- telligence de cette histoire.

Le prince, âgé à cette époque de trente et un ans, c'est-à-dire dans toute la force de l'âge, dans toute l'ardeur de la jeunesse, amoureux du luxe, amoureux de tout ce qui orne le luxe, amoureux surtout de tout ce qui pouvait cacher ce luxe aux yeux des Parisiens, — assez mal disposés à son endroit, grâce à la cauteleuse conduite de son frère M. le comte de Provence, qui ne laissait échapper aucune occasion de s'emparer pour lui seul de la popularité de toute la famille ; — le prince, disons-nous, avait chargé son architecte Bellanger de lui trouver un plan propre à la fois à dépenser et à gagner de l'argent, une rui- ne et une spéculation.

L'architecte, aussitôt cette recommandation reçue, s'était mis en quête d'un emplacement brillant et stérile : brillant, parce qu'à son avis les fantaisies du prince devaient éclater aux yeux, pour lui faire honneur, lui qui les réali- sait ; stériles, parce que le comte d'Artois, — étant peu riche de son propre fonds, ayant dé- jà en recours deux fois à Louis XVI, roi qui n'était rien moins que généreux, pour payer ses dettes, devait, afin de pouvoir se passer un cer- tain nombre de fantaisies, les payer le moins cher possible.

C'était le moment où Paris, — essayant de se secouer sur le lit de Procuste où l'avait étendu Charles V, et qu'avaient inutilement essayé d'a- grandir Henri II et Charles IX, faisait enfin cra- quer la vieille ceinture de ses anciens rois. Paris s'était fort augmenté sous Henri IV et sous Louis XIV, mais c'était comme en cachette et

innocemment qu'il avait, sans le savoir lui-même, — c'était l'excuse qu'il donnait, du moins, — empiété sur le faubourg du Roule et le faubourg Montmartre.

Le géant avait donc allongé ses bras l'espace de plus d'une demi-lieue, et l'on voit, dans les auteurs du temps, le sombre mécontentement de ces Parisiens pur-sang qu'un caprice du roi, des ministres ou des financiers, venait troubler dans leurs habitudes.

Sous Louis XV même, alors que les mœurs étaient si vagabondes et si libres, les plus faciles esprits murmurent tout haut de voir la ville déménager comme elle le fait, et, cela, clandestinement, du sud à l'ouest et au nord. En vain les humbles serviteurs de ce maître absolu et grondeur qu'on appelle le public, et auquel le plus rebelle obéit, lui construisaient-ils, pour se faire pardonner leurs autres constructions, un amphithéâtre romain du nom de Colisée ; en vain se ruinaient-ils à entasser dans cet édifice toutes les richesses réunies du marbre, du bronze et de l'or ; en vain promettaient-ils des fêtes hydrauliques dignes de César, des jardins suspendus qui feraient honte à ceux de Sémiramis, des concerts comme Néron, le terrible ténor, n'en avait jamais organisé ; des loteries où chaque billet sortant amènerait un lot, des salons étincelans de lumière, des salles de verdure fermées même aux rayons de la lune : rien ne pouvait émouvoir le routinier Parisien, voué à ses vieux jardins, à ses vieilles places, à ses vieilles rues, aux vieux points de vue de sa vieille rivière, le long de laquelle dansaient, chantaient et se battaient sur les quais les raccolleurs, les oiseaux, les phrynés et les paillasses.

Le Colisée ! beau mot cependant, fait pour plaire — on l'eût juré — à des badauds lutécien, le Colisée, avec ses seize arpents de contenance, ses jets d'eau et ses orchestres ! Les entrepreneurs qui avaient rêvé ce beau projet avaient promis d'y ensevelir sept cent mille livres ; ils avaient promis d'ouvrir pour le mariage de Louis XVI et de cette pauvre princesse que l'on commençait à détester autant comme reine qu'on l'avait adorée comme dauphine ; ils avaient promis... que ne promettaient-ils pas ?... Mais, comme si tout ce que l'on promettait au nom de Louis XVI dût nécessairement avorter, l'édifice ne fut point terminé à l'époque du mariage, et — prospectus prophétique du déficit de l'Etat — le devis de sept cent mille livres conduisit tout droit, par ce chemin

battu sur lequel les devis marchent au galop, à une dépense de deux millions six cent soixante-quinze mille cinq cents francs ! Ce qui produisit un léger déficit d'un million neuf cent soixante-quinze mille cinq cents francs ; et encore, malgré ce surcroît de dépense, le Colisée ne fut-il point achevé.

Il ouvrit cependant, comptant sur le hasard, comme tout ce qu'on ouvre en France ; il ouvrit sur l'emplacement de la rue de Matignon ; il ouvrit avec autorisation de la ville et voici ce que les ingrats du temps dirent aux entrepreneurs le lendemain de l'ouverture, c'est-à-dire, le 23 mai 1771 :

« Le Colisée est un catafalque : les bruits répandus dans le public sur la volonté décidée du ministère pour forcer Paris à se tourner du côté de ce lieu n'ont pas laissé que de prévenir beaucoup contre l'entreprise. »

Ce n'était point la peine, comme on voit, de dépenser près de trois millions pour arriver à ce résultat.

Mal pris par le public, le Colisée succomba ; et, en 1784, l'architecte de monsieur le comte d'Artois achetait l'emplacement, faisait démolir l'édifice, et, le réunissant aux terrains de la pépinière du roi, destinait une partie à la construction d'un nouveau quartier, et l'autre à la fondation des écuries du prince, qui nous ont fait faire un détour, comme on voit, mais auxquels nous revenons, une fois ce détour accompli.

Ce nouveau quartier, dû aux idées de luxe de monsieur le comte d'Artois, devait nécessairement subir l'influence du prince ; or, le prince était anglo-mane : aussi les maisons devaient-elles y être bâties dans le genre anglais, c'est-à-dire dénuées de toute espèce d'ornement, bien aérées, bien distribuées, et de manière à ce que les locations ou acquisitions se trouvassent moindres que dans le reste de la ville.

On voit que si la raison d'Etat restait aristocrate, la spéculation consentait à se faire populaire. Voilà donc comment, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, monsieur le comte d'Artois travaillait à satisfaire le peuple, tout en accroissant ses propres revenus.

Les écuries, soutenues par ce principe économique, s'élevèrent rapidement ; elles formaient un bâtiment coupé de pavillons et de cours spacieuses : la première, celle d'entrée, renfermait, à droite et à gauche, des écuries voûtées en voûtes plates et décorées extérieurement de co-

lonnes sans base qui servaient de contre-forts à la buttée des voûtes.

Peut-être, en ce temps-là, temps où la critique commençait à s'exercer sur tout le monde, et même sur les personnes royales, qui jusque-là avaient échappé à la critique publique du moins, — peut-être, en ce temps-là, disons-nous, des économistes rigoureux reprochèrent-ils au prince l'ampleur et la magnificence des logis destinés à ses chevaux ; il s'est toujours trouvé des statisticiens jaloux qui ont eu la rage de comparer les bêtes aux gens, les chevaux aux hommes, et d'envier à ceux-là, par amour pour ceux-ci, leurs litières et leurs mangeoires.

Mais, heureusement, monsieur le comte d'Artois avait prévu l'objection en faisant construire ces maisons du genre anglais, c'est-à-dire ces demeures philanthropiques dans lesquelles des créatures humaines pourraient vivre et respirer sans payer trop cher, à tout prendre, la respiration, ce premier besoin de la vie ; et cela, avec la chance d'être plus ménagés dans leur travail que ne l'étaient les chevaux du prince, quadrupèdes trop enviés, à notre avis, par messieurs les économistes ; car, s'il logeait splendidement ses chevaux, monsieur le comte d'Artois, en revanche, ne les ménageait guère.

Donc, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, le quartier du Roule était bâti à l'anglaise ; aujourd'hui encore que plus de soixante ans se sont écoulés, il a gardé de son principe l'espace et la régularité.

Les écuries étaient achevées : chevaux, palefreniers et Parisiens de cette circonscription n'avaient point à se plaindre ; le Colisée seul eût pu réclamer, mais les sépulcres se taisent.

Nous avons dit que le bâtiment était grandiose et commode : il pouvait loger trois cents chevaux ; il logeait bien quatre cents personnes, et M. Bellanger n'avait point privé celles-là, — sans doute en vertu du bonheur dont elles jouissaient d'être attachées au prince le plus élégant de l'époque, — M. Bellanger n'avait point privé celles-là, selon la mode anglaise, de sculptures et d'ornements. Il y en avait de plus ou moins remarquables, depuis les deux guérites surmontées de trophées qui annonçaient l'entrée principale, jusqu'aux frontons de tous les passages, voûtes ou vestibules de l'intérieur.

Dans ce bâtiment immense, espèce de phalanstère princier, vivaient donc tranquillement, avec femmes, enfans, poules et chiens, tous les gens de la maison du prince, les gens de ses écu-

ries, du moins ; et ce n'était pas une mince récréation pour ce village que l'entrée libre de ce beau manège, situé dans la seconde cour, et où se dressaient, se mettaient et se dérouillaient les magnifiques chevaux anglais et normands de monseigneur.

Ces mêmes économistes, éplucheurs de traitemens et chasseurs de sinécure, eussent contrarié bien malignement un des employés, le plus heureux de cette maison, si leurs attaques philanthropiques eussent décidé monsieur le comte d'Artois à se faire philanthrope comme eux, et, par conséquent, à vendre ses chevaux et à loger des hommes dans ses écuries.

Nous voulons parler, non pas du médecin des écuries, comme on l'a dit ; non pas du vétérinaire, comme on l'a dit encore, mais du chirurgien des vétérinaires, qui avait son petit appartement entre la première et la seconde cour, au soleil et au nord, sur les arbres et sur le manège, avec douze cents livres d'appointemens.

C'était ce personnage que Danton avait quitté la veille, à minuit, en lui promettant de le revoir le matin, à dix heures, promesse qu'il s'appropriait à accomplir en franchissant la porte massive des écuries, le 26 août 1788, à l'heure indiquée.

— Monsieur le docteur Marat ? demanda-t-il au large suisse qui essayait inutilement de croiser sur son énorme ventre deux petites mains placées au bout de deux bras trop courts.

— Vestibule 1^{er}, escalier B, corridor D., porte 12, répliqua le suisse sans se tromper, et sans cependant faire la moindre attention à ce qu'il disait.

Danton traversa, aux rayons d'un tiède soleil du matin, la vaste cour où, çà et là, quelques piqueurs, déjà chaussés de leurs longues bottes, se promenaient en traînant leurs éperons.

Par les vitraux ouverts des impostes s'échappaient ces robustes respirations des chevaux qui fouillaient avidement le sainfoin poudreux et l'avoine qui les pique.

On entendait à droite les hennissements des étalons, auxquels répondaient les impatientes cavales.

A ce bruit, se mêlaient sous les arcades le cliquetis des chaînettes d'argent et le froissement des boucles de fer ; les polisseurs faisaient crier leurs brosses actives sur les harnais reluisans ; les eaux pures gazouillaient dans de larges ruisseaux au sortir des abreuvoirs de mar-

bre dans lesquels venaient de boire les chevaux de service.

Danton eut le temps de tout voir et de tout entendre pendant le trajet qu'il fit dans cette cour. En vain essayait-il d'étouffer sous les souvenirs philanthropiques de la veille son admiration pour toutes ces magnificences. Nous l'avons dit, les aspirations de Danton étaient vers le luxe, et nous n'oserions pas dire que cet homme, qui venait à Marat comme un défenseur et comme un ami du peuple, n'eût pas en ce moment plus d'envie à l'endroit du riche prince que de sympathie à l'endroit des pauvres prolétaires.

Il ne traversa pas moins la cour, l'œil dédaigneux et le sourcil froncé ; seulement, il mit cinq minutes à la traverser, tant ces divers objets avaient d'empire sur les sens divers qu'ils affectaient chez lui.

Enfin, ayant lu en lettres dorées et incrustées dans la pierre, n° 1, il entra.

Une vaste arcade, continuant à creuser la masse du bâtiment, conduisait au manège, dont les deux portes ouvertes, à cause de la douceur de l'air, laissaient voir, à une distance doublée par l'illusion d'optique, les chevaux caracolants sur le sable roux, éclairés par en haut, reluisants, l'œil en feu ; pressés par des écuyers galonnés d'argent, ils passaient et repassaient au fond de cette perspective comme des ombres fantasmagoriques.

Danton s'arrêta malgré lui sous ce premier vestibule et regarda.

Il regarda en homme qui sait le prix des belles choses, et s'arracha trop vite à cette contemplation pour un homme qui n'eût pas désiré.

La philosophie grecque eût à subir de moins rudes assauts et n'en sortit pas toujours victorieusement.

Dans le brusque soubresaut que sa philosophie lui fit faire, Danton se trouva en face de l'escalier B, le monta par deux degrés à la fois, se jeta dans le corridor D, et frappa doucement à la porte blanche, n° 12.

Il frappa doucement, avons-nous dit.

Ce n'est pas que Danton fût, de sa nature, bien timide ou bien scrupuleux sur les questions d'étiquette ; mais il est de certaines maisons qui commandent le respect, de certains logis qui ressemblent à des temples.

Danton fut peut-être entré le chapeau sur la tête chez un gouverneur de province, mais chez Marat il n'osait.

Cependant, un instant après avoir frappé, instant pendant lequel il prêta l'oreille plus attentivement qu'il n'avait encore fait de sa vie, voyant qu'on ne lui répondait pas et n'entendant aucun bruit, il tourna la clef et se trouva dans un corridor carrelé qui prenait le jour sur le corridor qu'il venait de quitter ; une odeur de rôti fumeux le guida vers la cuisiné, à gauche, où, devant un fourneau gras, une femme indolemment assise épluchait des radis en surveillant la cuisson de deux côtelettes enveloppées d'un nuage de fumée blanche qui s'élevait accompagnée du pétilllement de la graisse crépitante sur la braise.

Sur une des cases de ce même fourneau bouillait du lait dans un poêlon gercé par l'usage, tandis que, sur la même case, pour économiser le charbon sans doute, frissonnait, dans une cafetière de terre, une préparation de café noir couronnée d'une écume floconneuse, et qui laissait négligemment s'évaporer le peu d'arôme qui avait survécu à ses bouillons de la veille et de l'avant-veille.

Enfin, en travers de la pincette, juxta-posée au grill où cuisaient les côtelettes, trois rôties de pain se carbonisaient sur l'excédent de braise qui dépassait le grill.

Danton n'eut donc pas besoin de longues observations pour embrasser d'un regard le menu du déjeuner que son nouvel ami lui réservait.

L'épicurien sourit et trouva, en pensant au menu de Grimod de la Reynière, que le philosophe stoïcien Marat montrait en cette occasion autant d'orgueil que de ladrerie ; il se sentit un instant pris de l'envie de lui dire, pour tout bonjour, qu'un peu moins de vanité et un peu plus de côtelettes eût mieux fait l'affaire d'un estomac parfaitement disposé à l'appétit par la course qu'il venait de faire.

Mais ce n'était pas précisément pour déjeuner que Danton s'était acheminé de la rue du Paon à l'extrémité du faubourg du Roule ; il prit en conséquence quelques renseignements près de la cuisinière, dont il était resté quelques secondes à admirer le costume prétentieux, et qui, ayant relevé la tête, répondit dédaigneusement que *monsieur* travaillait.

Mais en même temps, il faut le dire, la cuisinière indiquait du doigt la chambre de Marat.

Danton ouvrit la porte sans frapper, cette précaution lui ayant mal réussi la première fois, et se trouva chez *monsieur*.

X.

L'INTÉRIEUR DE MARAT.

Marat, un mouchoir jaune à pois blancs sur la tête, le corps penché sur une table de bois noir, les bras nus jusqu'au coude, bras velus et secs comme le bras ensorcelé de Gloucester, piochait, d'une plume courte et rude, un papier robuste, un de ces papiers que l'on fabriquait alors en Hollande, et qui pouvait supporter deux ou trois couches de ratures.

Beaucoup de livres étaient ouverts devant lui ; plusieurs manuscrits roulés à l'antique gisaient à terre.

Cet écrivain spartiate laissait voir partout l'industrie besogneuse du petit bureaucrate.

Canif racommodé avec de la ficelle, écritoire égoutée comme les vases de Fabricius, plumes rongées et rabougries accusant un mois de service ; tout était en harmonie autour de Marat.

En outre, une boîte à pains à cacheter en papier noir ; pour poudrière, une tabatière de corne ouverte et aux trois quarts vide ; pour buvard, le mouchoir à tabac en grosse toile de Rouen et à grands carreaux bleus.

Marat avait placé sa table loin de la fenêtre, dans un angle de la chambre.

Il ne voulait pas être distrait ni même réjoui par le soleil.

Il ne voulait pas que les brins d'herbe éelos entre les fentes de la pierre lui parlissent du monde.

Il ne voulait pas que les oiseaux voletant sur l'appui de sa fenêtre lui parlissent de Dieu.

Le nez sur son papier jauni, quand il écrivait ; l'œil sur une vieille tenture, lorsqu'il pensait, il ne prenait d'autre distraction, en travaillant, que le travail même ; toute cette joie de l'écrivain, tout ce luxe de son labeur, lui étaient choses, non-seulement inconnues, mais encore indifférentes.

Chez lui, l'eau paraissait étrangère à tout autre besoin qu'à celui de la soif.

Marat était un de ces poètes cyniques qui sollicitent la muse avec des mains sales.

Au bruit que fit la toux sonore de Danton, pénétrant dans le cabinet de Marat, celui-ci se retourna, et, reconnaissant l'hôte attendu, il fit, de la main gauche, un signe qui demandait pour la main droite la permission de finir la phrase commencée.

Mais cette phrase ne s'achevait pas vite ; Danton en fit la remarque.

— Comme vous écrivez lentement ! dit-il ; c'est chose étrange pour un homme vif et malgré comme vous êtes. Je vous eusse cru tout impatience et tout nerfs, et je vous vois aligner vos pensées lettre à lettre, comme si vous étiez chargé de faire, pour quelque école, un modèle de calligraphie.

Mais Marat, sans se déconcerter, paracheva sa ligne, prenant la peine, cependant, de faire, de la main gauche, un second signe à Danton ; puis, ayant fini, il se retourna et présenta les deux mains au nouveau venu, avec un sourire qui ouvrit le sinistre rictus de ses lèvres tordues.

— Oui, c'est vrai, dit-il ; aujourd'hui j'écris lentement.

— Comment, aujourd'hui ?

— Asseyez-vous donc.

Danton, au lieu de prendre une chaise comme il y était invité, s'approcha de celle de Marat, et, s'appuyant sur le dossier, de manière à ce que son regard embrassât le bureau et celui qui était assis devant.

— Pourquoi aujourd'hui ? insista-t-il ; est-ce que vous avez des jours de rapidité et des jours d'indolence, comme les boas ?

Marat ne se fâcha point de la comparaison, elle n'avait rien que de flatteur : *vipère* eût été désobligeant ; la comparaison rapetissait Marat : mais *boa* ! la comparaison le grandissait.

— Oui, je comprends, dit Marat, et mes paroles ont besoin d'explication. J'ai différentes manières d'écrire, ajouta-t-il avec une légère fatuité ; quand j'écris ce que j'écris aujourd'hui, ma plume est lente, elle se plaît à étudier les déliés et les pleins, à caresser les points et les virgules ; elle se plaît à dire à la fois la parole et la pensée, à peindre aux yeux les sensations du cœur.

— Que diable me dites-vous là ! s'écria Danton émerveillé de ce langage ; est-ce monsieur Marat en chair et en os qui me parle, ou ne serait-ce point l'ombre de monsieur de Voiture ou de mademoiselle de Scudéry ?

— Eh ! eh ! fit Marat, des confrères, mais pas des modèles... En fait de modèles, je n'en connais qu'un : c'est l'élève de la nature, c'est le philosophe suisse, c'est l'illustre, le sublime, l'immortel auteur de *Julie*.

— Jean-Jacques ?